



Deux témoignages en direct, sur le front et à l'arrière

Carnets personnels et correspondances, extraits des archives familiales, font apparaître des témoignages d'hommes et de femmes, militaires ou civils, qui n'étaient pas des professionnels de l'écriture, mais qui, au fil des jours, ont été des témoins directs de ce qu'il se passait sur le front ou à l'arrière. À Pommiers, Maria Verdet, une jeune fille de dix-huit ans, a rédigé, dans un cahier d'écolier, un journal minutieusement tenu, du vendredi 31 juillet 1914 au mardi 30 avril 1919. Plusieurs membres de sa famille ont été mobilisés, notamment son oncle, Jules Barnoud, qui mourut dès le début du conflit, le 31 octobre 1914, en ayant tenu son "journal de route", au fil des trois premiers mois du conflit.

Les débuts de la guerre, à travers le journal de Maria Verdet, restée au pays



La guerre de 1914-1918 a été un des événements essentiels de l'histoire du XX^e siècle. La France y a remporté une grande victoire qui lui a donné un important prestige pour la suite de son histoire. Elle avait pris la direction de la coalition et, en 1918, les armées alliées étaient commandées par un général français, Ferdinand Foch.

Le 29 juillet 1914, trois jours avant le début de la Grande Guerre, commence le journal de Maria Verdet, (la deuxième à partir de la gauche, photo ci-contre) jeune fille née le 1^{er} février 1895 au hameau de l'Ancienne Église à Pommiers-la-Placette. Durant les quatre longues années que va durer le conflit, elle apprendra la mort des seize enfants de son village. Parmi eux, trois de ses oncles Barnoud : Jules, le 31 octobre 1914, à Ecrouves en Meurthe-et-Moselle, Émile, le 21 octobre 1916, à Saily-Sailles dans la Somme et Marcel, le 4 juin 1918, à Somme-Bionne dans la Marne. Deux autres de ses oncles auront à pâtir de cette guerre : Henri, blessé et fait prisonnier à Chaulnes dans la Somme, fin septembre 1914, et Pierre, blessé le 16 avril 1917.

• **Mercredi 29 juillet 1914.** J'ai conduit les chèvres en champ et je suis allée chez Grand-mère Émilie ; ensuite j'ai fané ainsi que le tantôt et, de nouveau, je suis allée en champ où j'ai vu mon oncle Marcel et Élie Guichard et Noël Cendre ; Madame Guelle a monté la correspondance, dont le journal de Madame Broize que nous recevons pour le moment. Les journaux ne parlent que de la guerre déclarée officiellement entre l'Autriche et la Serbie : l'on craint une guerre européenne, toutes les puissances se tiennent prêtes ; si le conflit ne peut être localisé, l'on parle de rappeler de suite plusieurs classes sous les drapeaux.

• **Jedi 30 juillet 1914.** Le matin j'ai mené paître les chèvres et fané. Le tantôt, j'ai fané jusqu'à 15 heures et demi puis la pluie est venue et le foin tout écarté ; triste temps...



• **Vendredi 31 Juillet 1914.** J'ai conduit les chèvres en champ et fané ; à la maison j'ai vu le garde-champêtre et Mme Guelle ; en champ j'ai vu plusieurs personnes, entre autres Adrien, Émile Guichard, leur cousin Joseph du Buisseret, sa mère et Suzanne Reynaud.

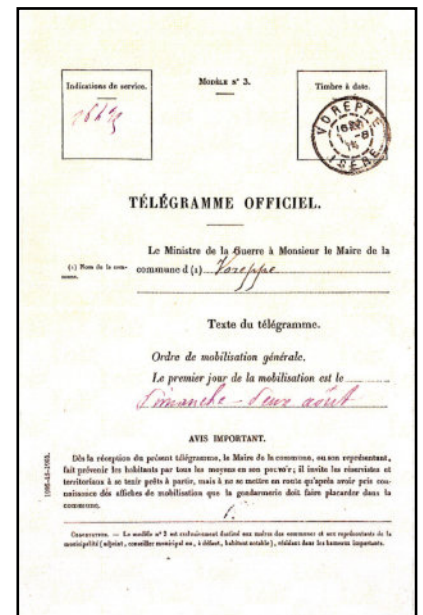
• **Samedi 1er août 1914.** Journée terrible, journée d'angoisse ; je suis partie à 5 heures à Voreppe. Dans les rues tout un rassemblement ; les classes 1908, 1909, 1910 recevaient leur ordre d'appel pour remplacer dans les casernes l'active partie sur les frontières, c'est effroyable ; à mon retour à 9 heures, je suis allée au pré pour faner mais j'ai parlé plus d'une heure avec Émile Guichard qui venait voir le journal ; il s'attendait d'un moment à l'autre à partir, il est de la classe 1910 ...

Le tantôt, j'ai bien fané avec les hommes. À 17 heures et demi je suis allée en champ aux chèvres vers la maison de Grand-mère où j'ai vu plusieurs personnes ; et puis, horreur, horreur, tout à coup le tambour, les cloches se mirent à sonner ; c'est la mobilisation générale, c'est la guerre...

C'est en pleurant que j'écris ces lignes, je suis revenue de la maison de Grand-mère avec Émile Guichard, il descendait au village voir s'il lui fallait partir cette nuit même, plusieurs déjà de la classe 1909 sont partis ce tantôt ; entre autres Paul Genève, Julien Cochet. Si l'on lève encore plusieurs classes, mes oncles partiront tous ; triste, triste, triste guerre, deuil des enfants, des femmes et des mères..

• **Dimanche 2 août 1914** . C'est de pire en pire ; tous les hommes âgés de moins de 48 ans vont partir ; ces jours-ci, dans la plupart des maisons, il ne restera que les enfants et les vieillards comme chez mon Grand-père, chez Guichard etc... etc...etc... Qui rentrera les récoltes ? C'est la misère si cet état dure quelques temps. Ce matin je suis allée en champ, j'ai vu tous les Guichard, ils partent demain et après-demain comme mes oncles ; Maman vient de descendre les voir. Pendant ce temps je viens de voir Alexandre Savignon et Adrien ; maintenant je vais faner jusqu'à midi. Le tantôt je n'ai rien fait, j'ai trop envie de pleurer, j'ai roulé par le pré et ensuite je suis allée en champ aux chèvres où, comme ce matin, j'ai vu Émile, Adrien et Élie Guichard. Pendant ce temps, il y avait à la maison Mme Cochet, Mme Vve Buisnière et Mr le Curé ; il fait ses adieux car il part aussi mercredi. Eugène Nier qui est parti ce matin je ne sais où, à Grenoble je crois, est arrivé à 17 heures, ivre comme toujours ; il dit qu'il se moque de la guerre car il est réformé, prétend-il et, de joie, il est reparti boire des litres.

• **Lundi 3 août 1914.** Cette fois il n'y a plus d'espoir ; la guerre est officiellement déclarée ; sur la frontière allemande nous avons déjà deux troupes anéanties ; les sanglots m'étouffent, les larmes m'aveuglent. Deux de mes oncles, Émile et Pierre sont partis ce matin ; je ne les ai pas vus, peut-être ne les reverrai-je jamais. Mon oncle Jules vient de nous dire adieu ainsi qu'Adrien Guichard, adieu pour toujours peut-être.



Jules Barnoud, mobilisé, va, à l'instar de sa nièce Maria, tenir un journal de route durant toute cette période du début de la guerre.

Journal de route de Jules Barnoud (1914).

- **Départ de Pommiers, le 4 août** au matin pour se rendre à la gare de Voreppe. De là, j'embarque à 8 heures et demie pour rejoindre mon régiment stationné à Grenoble. Arrivé à la caserne, je reçois l'ordre d'aller place de la Constitution où s'étaient formés les locaux pour recevoir les réservistes. Ici présentation du livret, ensuite direction l'usine Reynier, transformée en caserne. Là, on est habillé et équipé de neuf. Cette opération prend la journée entière. Le 6, on continue à habiller les retardataires, travail qui prend fin à midi. Le "tantôt", revue de la compagnie en tenue de campagne. De 6 heures à 11 heures du soir, départ pour la gare d'embarquement pour être expédiés à Embrun. Après le départ au pas cadencé jusqu'au bas des quais de l'Isère près de la gare de marchandises, arrêt assez

prolongé. On s'endort sous les arbres, la lune brille, mais la tristesse règne dans tous les cœurs. Enfin nous voilà embarqués, le train s'ébranle, nous voilà partis. Lentement, nous parcourons la distance entre Grenoble et Embrun ; arrêt à Veynes, grande halte, on mange un peu ; le café bu, on repart pour arriver à Embrun à 10 heures du soir.

- **Le 7**, cantonnement ; passé la nuit au village.
- **Le 8**, départ d'Embrun à 4 heures du soir, marche très pénible en raison du manque d'entraînement ; pour me reposer, je suis de garde et passe la nuit sous une tonnelle devant la porte d'un restaurant ! Le village d'Embrun est fort bien et très vaste. Nous logeons dans un galetas, dans les toiles d'araignées.
- **9 août** : Départ pour une direction inconnue ; après une marche de 4 à 5 kilomètres, arrive un contre-ordre, on revient sur nos pas et on reprend la route d'Embrun. On passe la Durance, traverse Savines, Les Crots ; grande halte de 2 heures ; on repart et on arrive de nouveau à Embrun. Cette journée comme la précédente a été très pénible : le sac est lourd, le soleil très chaud, aussi beaucoup d'hommes tombent de fatigue ou d'insolation : en somme, mauvaise journée. La vallée de la Durance jusqu'à Embrun est assez fertile, on y voit beaucoup d'arbres fruitiers, des peupliers qui sont énormes, des noyers, etc... Les eaux de la Durance sont presque toujours troubles ; les eaux de source même, se troublent à la moindre pluie.
- **10 août** : Journée de repos occupée néanmoins à de petites revues.
- **11 août** : Marche de 8 kilomètres en direction de Briançon ; théorie sur le service des tirailleurs au combat, service des avant-postes, retour par Châteauroux ; le soir, revue d'armes.
- **12 août** : Marche sur Baratier et service de la section au combat ; retour par le pont neuf de la Durance.
- **13 août** : Marche de 16 kilomètres ; montée par le village de Saint-Rol ; descente à Châteauroux ; au retour grande halte ; rentrée à midi. L'abattage des animaux pour la troupe se fait dans une vieille forteresse ou plutôt des masures en souterrains ; les bouchers ont beaucoup de travail. Des ordres d'hygiène et de propreté sont donnés par la mairie et un vieux docteur, membre de la municipalité.
- **16 août** : Journée de repos ; pluie continue.
- **17 août** : Lever à 4h30. Départ pour le champ de tir ; distribution de six cartouches par homme, ensuite le tir commence et sur six cartouches j'en mets quatre dans la cible. Félicitations du capitaine. Le tir fini et après 20 minutes de pause, on nous fait faire de l'exercice à la baïonnette. Retour à Embrun à 10 heures. Le soir, sortie en ville où l'on apprend notre départ pour les frontières de l'est ; on commence à se rendre compte du danger qui nous menace ; mais on ne s'en inquiète pas plus que cela ; s'il faut y aller, on ira et on sent le sang bouillonner dans nos veines.
- **18 août** : Lever à 4 heures ; départ à 5h30 pour un exercice de service en campagne du côté de Châteauroux.
- **19 août** : Service de campagne sur les bords de la Durance au nord-est d'Embrun ; marche pas très pénible ; rentrée à 10 heures. En quittant la compagnie, le capitaine nous dit de nous tenir prêts à partir au premier appel. Au rapport de 11 heures, le colonel nous annonce, par ordre, notre départ pour demain matin : direction inconnue.
- **20 août** : Départ à 7h30 d'Embrun. Un train emmène le bataillon ; arrivée à Veynes à 12h50 ; à la gare suivante, direction Valence par l'embranchement de Livron jusqu'à Luc-en-Diois. Terrains montagneux et sans valeur ; ligne intéressante, rapport aux accidents du terrain et aux nombreux tunnels. Bientôt voilà la jolie ville de Die avec ses charmants jardins, ensuite gare de Vercheny, grande gorge, cours d'eau très clair. Après, voilà la gare de Saillans ; là, nous sommes l'objet de nombreuses ovations ; distribution de café chaud, de vin par les habitants, bouquets de fleurs offerts par de gentilles demoiselles. Nous voilà repartis, la nuit vient. Nous passons encore quelques gares et à 10h50, nous sommes à Valence ; nouvel arrêt, distribution de café, acclamés par la foule. On continue, on passe à Vienne sans arrêt ; à Lyon à 9h40 du matin, le jour commence ; on prend la direction d'Ambrérieu ; département de Saône et Loire, de la Côte d'Or, de la Haute-Saône, des Vosges.



Jules Barnoud

Nombreuses gares passées et, jusqu'au bout, c'est une interminable plaine où l'on aperçoit de nombreux troupeaux de bêtes à cornes. La nuit vient de nouveau, le train marche toujours et ce n'est qu'à 11h10 du soir que nous débarquons à Bayon (Meurthe et Moselle) où nous logeons dans une grange jusqu'à 3 heures du matin.

- **22 août** : Départ ; on passe à Neuville-sur-Moselle ; on monte sur un plateau ; grande halte ; il fait très chaud. Pour la première fois, on entend gronder le canon, un avion passe au-dessus de nous. Deux heures après, un orage éclate. Nous passons le matin à la formation des faisceaux, puis ordre d'aller cantonner dans une ferme située à flanc de coteau. Triste nuit, sans sommeil, dans le mouillé. On aperçoit des incendies allumés par les Allemands.

- **23 août** : Départ à 8 heures du matin ; on passe à Saffais ; on s'arrête à Vigneulles, en face de Dampierre occupé par les Allemands. Nous sommes à peine arrivés, on nous fait creuser des tranchées. Les habitants du village sont tous partis, ça commence à sentir mauvais. Les tranchées faites, nous les occupons, avec ordre, si nous étions attaqués, de résister jusqu'au bout.

- **24 août** : la canonnade recommence au lever du jour. A 10 heures, les obus allemands explosent près de nous ; l'instant n'est pas brillant. Mais voilà que notre artillerie, portée sur les coteaux voisins, ouvre le feu et a bientôt réduit l'artillerie ennemie au silence et continuant à tirer sans relâche sur les Allemands qui reculent petit à petit ; la journée se termine enfin sans trop de mal pour nous. On aperçoit du côté de Dampierre un immense incendie allumé par les obus. Nous couchons dans les tranchées.

- **25 août** : Notre artillerie ouvre le feu et sans cesse tire sur l'ennemi qui s'enfuit, en pleine déroute. Ordre nous est donné d'avancer ; nous marchons à peu près 10 kilomètres. Nous couchons en plein air sur la terre labourée.

- **26 août** : On se réveille un peu enraidis par la fraîcheur et là, au lieu de continuer à avancer, on va faire un contour car le pont sur la Moselle est coupé. Ce mouvement tournant nous amène aux lisières des bois où l'on commence à voir des cadavres. Un moment après c'est le combat, la mort plane au-dessus de nos têtes. Le combat ne prend fin qu'à la tombée de la nuit. On est au-delà de la Moselle, au village nommé Lamath. Rentrée au village qui, une heure auparavant était au pouvoir des Prussiens ; nous nous préparons pour faire la soupe. Les feux allumés, la soupe presque achevée, des coups de feu sont tirés sur nous, les balles sifflent heureusement sans atteindre personne. Vite, ordre d'éteindre les feux et de sauter sur les faisceaux. C'est un moment de panique car nous étions là tout un bataillon. La fusillade passée, on nous emmène pour coucher dans de vastes granges.

- **27 août** : Départ de Lamath, on traverse le champ de bataille ; c'est horrible à voir. Ce n'est que cadavres d'hommes et de chevaux, des fusils brisés, des baïonnettes tordues, affreuse vision. Pour suivre notre chemin, nous avançons sur un petit plateau où nous campons quelques heures. Le soir, on vient coucher à Damelevières. Là, grande animation, autobus parisiens et les habitants regagnent leurs demeures, heureux et contents car un jour avant, les Prussiens y étaient cantonnés.

- **28 août** : Départ dans la matinée ; on passe beaucoup de villages dont les noms m'échappent et l'on couche à Ville-en-Vernois ; logement à la belle étoile.



- **29 août** : Départ pour Nancy ; la population nous reçoit avec beaucoup d'enthousiasme. On nous offre à boire des boissons rafraîchissantes. C'est une vraie « débandaille » à travers la ville de Nancy, belle ville de cent vingt mille habitants. Nous allons cantonner au nord-ouest de Nancy, à Essey-les-Nancy où nous passons les journées des 30 et 31.
- **30 août** : Revue d'effets et d'équipements.
- **31 août** : On s'équipe. Toutes les troupes sont transportées au-dehors de la ville et rangées en bataille. Le soleil est très chaud. A 10 heures, on rentre de nouveau au campement. L'après-midi se termine sans incidents, un peu plus gai que les autres et, le soir, avec trois camarades, on va prendre un bon souper dans une maison bourgeoise et c'est le sourire aux lèvres que nous allons nous étendre sur la paille.
- **1^{er} septembre** : Lever à 2 heures du matin ; marche en avant du côté de la frontière. Le canon a tonné toute la nuit. Nous marchons sur Corneillet, Lioncourt, Hammeville. On arrive à Saint-Nicolas de Port sur la Meurthe ; jolie ville, cathédrale remarquable, extraction du sel gemme ; continuant notre route, nous venons au-dessus de Ville-en-Vermois.

- **2 septembre** : On devait partir à 5 heures du matin mais, contrairement, à midi on est encore là et ce n'est qu'à 4 heures du tantôt que l'on se met en marche. On repart à Saint-Nicolas. On traverse le canal de la Marne au Rhin à gauche, puis Varangeville. De là, on pénètre dans une sorte d'entonnoir. La nuit venue, nous allons remplacer le 290^e à fleur de crête. Ce régiment-appoint en a repoussé des Allemands. On remarque quelques tombes à droite et à gauche de la route qui monte au plateau de Rambuttant.



- **3 septembre** : Nous voici installés sur le plateau de Rambuttant au-dessus de Dombasle-sur-Meuse (1). Nous nous mettons à l'œuvre tout de suite pour creuser des tranchées-abris car nous devons y rester plusieurs jours.

- **4 septembre** : On a passé une assez bonne nuit. Le matin s'est passé à diverses corvées. Il fait très chaud. Le canon tonne. On vient de fusiller le propriétaire de l'usine qui est en face de nous : il faisait fumer son usine, à diverses reprises, pour signaler des troupes aux Allemands. L'après-midi on travaille aux tranchées. Plusieurs avions sillonnent l'air ; les patrouilles circulent ; un mouvement de l'ennemi doit se dessiner de notre côté car tout l'indique : le bruit court qu'on partira peut-être dans la nuit.

- **5 septembre** : La nuit est enfin passée, sans alerte, mais la canonnade a été très vive et sans interruption, même la mitrailleuse a donné ; ce matin, le canon et la fusillade font rage, un grand combat se livre un peu en avant de nous. Après midi, la canonnade continue ; l'air est déchiré par la mitraille, les obus pleuvent comme la grêle, en avant et à droite de nos tranchées. Les Allemands veulent à tout prix nous déloger de là car, le plateau pris, ils pourraient bombarder Nancy à leur aise.

- **6 septembre** : Journée légèrement plus calme, le bombardement a cessé.



1 - Il s'agit de Dombasle-sur-Meurthe (NDLR)

- **7 septembre** : La canonnade reprend de temps à autre.
- **8 septembre** : Le canon a commencé à gronder ; ma section est envoyée en reconnaissance. Nous allons jusqu'au village de Coucy en passant à Sommerviller.
- **9 septembre** : Matin assez calme. Le tantôt nous sommes violemment bombardés ; nos tranchées-abris tremblent sous cet ouragan de fer et de feu. La nuit, le tonnerre et la pluie s'en mêlent. C'est une journée de terreur. Nous croyons que notre dernière heure est arrivée. C'est lugubre. Nos canons répondent ; quelle horreur que la guerre ! Le 18^e a plusieurs morts, les habitants s'enfuient, c'est un sauve-qui-peut général.
- **10 septembre** : Journée un peu plus calme, mais le camp est tout en trous d'obus.
- **11 septembre** : Journée calme ; le canon a cessé de gronder, le temps se met à la pluie ; la nuit, nous dormons sous d'énormes gouttières.
- **12 septembre** : Échange de tranchées.
- **13 septembre** : Les Allemands battent en retraite et le bruit du canon s'éloigne totalement.
- **14 septembre** : Journée pluvieuse. Nous quittons nos tranchées pour aller cantonner à Varangeville car les Allemands battent en retraite, aussi nous sommes contents. Nous couchons dans les granges ce qui ne nous était pas arrivé depuis longtemps, épicerie et boulangerie près de nous.
- **15 septembre** : Départ 3h30 ; on passe à Haraucourt, Buissoncourt, Velaine-sous-Amance qui est incendié. Un nombre de tombes fraîches sont parsemées de ci, de là, dans la plaine. Des cadavres pas enterrés, des chevaux coupés en deux, c'est affreux et répugnant. Continuant la route, nous arrivons à Champenoux. Là, un autre spectacle horrible : le village est incendié, les murs ouverts, l'église n'a plus de clocher, de l'école et de la mairie il ne reste que les murs ; les linges, les meubles, tout dans la rue, dans la boue, déchirés, brisés, car là, il a fallu déloger les Boches, maison par maison ; que de cadavres gisent çà et là qui n'ont pas encore été enterrés. Des tombes à gauche et à droite de la route.
- **16 septembre** : De Champenoux, nous nous portons à peu près à deux kilomètres du village. Là, nous commençons des tranchées qui, une fois achevées, seront occupées pendant plusieurs jours. La nuit venue, nous couchons dans les tranchées.
- **17 septembre** : Nous nous remettons au travail dans les tranchées pour les perfectionner et les abriter pour nous garantir de la pluie qui ne cesse de tomber. Le soir on retourne au village et on est remplacé par la 18^e compagnie.
- **19 septembre** : La journée se passe en diverses revues.
- **20 septembre** : Nous retournons relever la 20^e compagnie dans les tranchées et sommes relevés à notre tour le lendemain par la 33^e.



À cette date, Jules Barnoud se tait. Le 22 septembre, il est malade et va être admis à l'hôpital de Toul. De là, il écrit à sa famille qui recevra la lettre le 28. Le 26 octobre, un bulletin de santé est envoyé à sa famille par le médecin-chef de l'hôpital : fièvre continue... Ce message sera reçu à Pommiers le 31. C'est ce même jour que Jules Barnoud, caporal au 340^e Régiment d'Infanterie, 17^e compagnie, meurt à six heures à l'hôpital temporaire Bautzen-Thouvenot, situé sur la commune d'Ecrouves en Meurthe et Moselle.

Sa famille sera prévenue du décès par le conseiller municipal Camille Fayolle, le 4 novembre 1914.

Jean-Claude Blanchet ■